

Fabrice Lambert, plasticien du mouvement

Le temps fait l'œuvre. Des dates sont inscrites, qui ont peu à peu formé un itinéraire. Depuis 1996, où Fabrice Lambert a créé sa propre compagnie, L'Expérience Harmaat (initialement présentée comme un « lieu de croisements qui rassemble des créateurs de différents champs »), vingt années se sont écoulées, et une vingtaine de spectacles ont vu le jour, du solo à un projet in-situ pour une centaine de participants, en passant par des pièces de groupe, dont l'emblématique *Jamais assez*, pour 10 danseurs, en 2015.

Au moment d'éclairer ce *parcours* (qui est encore loin d'être achevé), on hésite. Devrait-on discerner un « style » qui serait propre au chorégraphe ? Fabrice Lambert a terminé sa formation au CNDC d'Angers en 1996, alors que la « danse d'auteur » qui avait marqué les années 1980, jusqu'au début des années 1990, était battue en brèche par une nouvelle génération davantage marquée par l'esprit de performance et des démarches plus « conceptuelles ». Sans se soucier d'adhérer à tel ou tel courant, Fabrice Lambert a continué de librement explorer les voies de la danse. L'interprète qu'il a été (avec Kubilai Khan Investigations, Carolyn Carlson, Catherine Diverrès, François Verret, Emmanuelle Huynh et Rachid Ouramdane), s'est retrouvé messager de sa propre écriture, de son propre flux de mouvement. La composition chorégraphique (ce que l'on entend habituellement par « écriture ») n'a pas été l'élément central de ses premières pièces. Il s'est davantage agi de moduler des sensations, des *états de corps* liés à des qualités perceptives. Un *Abécédaire* de petites pièces performatives, comme une constellation d'essais cellulaires, en aura constitué la matrice, en 2005. Issu de ce processus, *Gravité*, créé en 2007, diffractait l'image du corps au prisme de reflets aquatiques. Brouillage des certitudes perceptives, qui invite le regard à se faire lui aussi mouvant, songeur. Parfois, au contraire, il se sera agi de faire effet de zoom sur des *paysages de corps* : vidéo d'Anna Adahl accompagnant le solo *Rêve* (2002), images en gros plan d'une peau de porc cousue en direct dans *Im-posture* (2004), un duo créé avec Ivan Mathis où rôdaient les influences d'Artaud et de Bacon, mais aussi, plus secrètement, une colère éprouvée face à la Guerre du Golfe.

Une danse réactive, davantage irriguée par l'intelligence sensible du corps que par les calculs raisonnés de l'intellect. Pour Fabrice Lambert, *l'intention* du mouvement précède la forme qui se donne à voir. Une prédisposition sans doute aiguisée par ses années d'apprentissage de la danse au Conservatoire de Grenoble, sous la houlette d'un professeur de danse classique, Jean-Luc Chirpaz, dont l'enseignement n'était pas strictement formel : « *il insistait sur la façon dont circulait le mouvement, sur la générosité qui pouvait s'en dégager.* » Aujourd'hui encore, il revendique volontiers cette maxime : « *le fond c'est la forme qui remonte à la surface.* »*

« *Danser, c'est vivre le monde* », dit-il encore. L'identité est poreuse, elle n'est pas uniforme, s'ouvre à la diversité des points de vue et se conjugue dans la simultanéité des sensations. Au tout début du XXI^e siècle, fraîchement arrivé à Paris, mais aussi nourri par des voyages en Afrique, Fabrice Lambert sent qu'on entre dans une nouvelle ère, où le temps semble s'accélérer, où les nouvelles technologies signent l'éclosion d'un monde virtuel. Il faut alors ré-interpréter la modernité, questionner les images qui nous captivent, et parfois, nous capturent. Interroger la place du corps, outil et atelier de l'artisanat de la danse. Découpage quasi-photographique du mouvement dans *Nobody, never mind* (2001), et la même année, dispositif déambulatoire et interactif avec *Topo*, posent les premiers jalons d'une quête où la visibilité même du corps dansant devient sujet d'exploration et de création.

« Déployer un espace »

« *Lorsque je danse* », confie Fabrice Lambert, « *je ne suis pas en train d'exécuter une phrase chorégraphique, je suis en train de faire quelque chose avec mon corps, de déployer un espace.* » Le physique et le mental se rencontrent en une sorte de « verticalité fluctuante », à la fois enracinée et volatile. Sa danse est ainsi traversée par des courants organiques, minéraux (lorsqu'il donne des ateliers, il part souvent de l'image de la lave), qui semblent conduire le mouvement entre les muscles et la peau. La fluidité est innervée, elle est aux aguets, venant de loin, mais suspendue au moment présent. Chaque spectacle de Fabrice Lambert se trouve ainsi porteur de qualités *atmosphériques* ; l'espace y est à la fois concret et impalpable. Le chorégraphe emprunte aux météorologues la notion de *phénomènes* pour qualifier le champ de variations qui est à l'œuvre, d'une pièce à l'autre.

La lumière est un partenaire à part entière ; sans chercher à « faire paysage », elle participe pleinement à la distillation de tableaux mouvants. Inaugurée en 2010 avec *Solaire*, une pièce pour 5 danseurs où régnait « *une subtile gradation de climats, entre obscurité et déchirure aveuglante* », la collaboration avec Philippe Gladieux, qui a profondément renouvelé la conception-même de l'éclairage d'un spectacle de danse, n'a cessé de s'affirmer comme élément constituant de l'écriture chorégraphique de Fabrice Lambert. La lumière éclaire, certes, mais elle est avant tout ce geste immatériel qui, en osmose avec la danse, façonne un espace, lui confère épaisseur ou légèreté, nuance ses densités... « *La lumière est un temps abstrait où l'on voyage* », dit Philippe Gladieux. On pourrait en dire autant de la danse que cultive Fabrice Lambert en plasticien du mouvement.

La danse contemporaine cherche parfois à se rapprocher du champ des arts visuels, et l'on ne s'en plaindra pas : le dialogue instauré par Fabrice Lambert avec un mobile de Xavier Veilhan dans *Nervures* (2013) est venu montrer toutes les potentialités de tels échanges. Mais ce rapprochement n'a de sens que si la danse n'oublie pas, chemin faisant, qu'elle est en capacité d'être plasticienne de ses propres espaces. Fêré d'expositions, mais aussi de visites d'ateliers d'artistes, Fabrice Lambert le sait bien, et tout son art se déploie à l'aune d'espaces sensibles, que le mouvement révèle en traits fugaces. Pour le reste, le temps fait l'œuvre. Dans l'anéantissement affolé des durées, la choralité contrastée des 10 danseurs de *Jamais assez* (créé en 2015 au festival d'Avignon), faisait écho à la perspective hallucinante d'un site d'enfouissement de déchets nucléaires en Finlande, prévu pour durer 100.000 ans.

Sur un autre registre, la distorsion exacerbée des perceptions temporelles devrait encore traverser la prochaine création d'*Aujourd'hui Sauvage*, en 2018 à la Comédie de Clermont-Ferrand (où Fabrice Lambert est désormais artiste associé), dans le sillage des expériences mescaliniennes dont Henri Michaux attendait une « ouverture sur l'infini ». Ainsi se poursuit un voyage sensoriel, imaginaire et corporel, dont Fabrice Lambert invente le cours aussi généreux qu'affûté.

Jean-Marc Adolphe

*Victor Hugo